Les recensions de l'Académie de novembre 2026[1]

***Le Chrysanthème et le sabre* / Ruth Benedict : essai traduit de l'américain par Lise Mécréant...**

Éd. Picquier, 1987

Cote : 32859

L'essai de l'anthropologue américaine Ruth Benedict est remarquable à plusieurs titres. Tout d'abord, il s'agit d'un ouvrage de commande. Durant la guerre du Pacifique, les États-Unis furent confrontés à un ennemi qu'ils ne comprenaient pas : la résistance exceptionnelle des soldats, parfois jusqu'au sacrifice de leur vie, la place de l'empereur dans la société, les codes d'honneur, de loyauté et de devoir… autant de clés de compréhension qui leur étaient inaccessibles. Or, dans une perspective de défaite et d'occupation, les Américains avaient besoin d'informations sur ces thèmes, dans un but scientifique, mais aussi et surtout dans une visée stratégique.

Le second fait notable est que Ruth Benedict ne s'était jamais rendue au Japon. Son étude est le fruit d'entretiens avec des Japonais vivant aux États-Unis et, bien sûr, d'une analyse des documents et des textes – y compris la littérature et les films – disponibles alors. Malgré les relations profondément conflictuelles, l'auteure a réussi à conserver une distanciation et, à défaut d'un jugement tout à fait neutre, un regard qui se veut le plus partial possible.
L'ouvrage grand public a paru en 1946, soit après les bombardements atomiques d'Hiroshima et Nagasaki, la capitulation du Japon le 2 septembre 1945 et l'entrée en guerre de l'Union soviétique contre le Japon. Bien que fermement critiqué par des experts – notamment du fait de lacunes historiques – *Le Chrysanthème et le sabre* – le premier comme fleur impériale symbolique, le second comme représentant de la discipline guerrière – a connu un succès immédiat.

Huit décennies plus tard, l'ouvrage reste une référence incontournable dans la compréhension de la culture, des idées et des idéaux japonais. Cela tient vraisemblablement à la méthode d'étude de l'anthropologue, pour laquelle « la conduite humaine *s'apprend* dans la vie quotidienne » (p. 28). « Ce livre, donc, traite des habitudes qui paraissent naturelles et que nul ne songerait à remettre en cause au Japon. Il traite des situations où tout Japonais peut compter sur la courtoisie et de celles où il ne peut pas, des cas où il se sent honteux, des circonstances où il éprouve de l'embarras, de ce qu'il exige de lui-même. » (p. 33).
Le premier thème abordé va bien évidemment être celui des Japonais dans la guerre, dans lequel la scientifique va montrer la différence fondamentale du concept de guerre pour les

1
Les recensions de l' Académie des sciences d'outre-mer sont mises à disposition selon les termes de la licence Creative Commons Paternité - Pas d'Utilisation Commerciale - Pas de Modification 3.0 non transposée.
Cette recension est basée sur un ouvrage disponible à la bibliothèque de l'académie des science d'outre-mer

belligérants : d'un côté (américain), celui de chiffres et de puissance ; de l'autre (japonais), celui de foi dans l'esprit. Ruth Benedict ne manquera pas non plus de préciser l'importance, pour les Japonais, de la vision qu'ils offrent au monde : « Les Américains allaient faire d'eux des films qui seraient projetés à New York. Il importait donc qu'ils se montrassent sous leur jour le plus avantageux. » (p. 47) ; ni bien sûr celle de la fierté – opposé ici à une forme supposée de « couardise », en référence aux systèmes de sécurité des avions et bateaux américains – : « Pour eux, Japonais, on n'avait du mérite que si l'on acceptait d'être le jouet de la vie et de la mort : prendre des précautions était indigne. » (p. 55). Ce constat l'amène à évoquer le symbole japonais le plus imprimé dans les esprits, celui de sacrifice : « (…) les Japonais (…) associent honneur et combat à mort. Dans une situation désespérée, un soldat japonais doit se tuer avec sa dernière grenade ou charger l'ennemi, mains nues, dans une attaque-suicide de masse. Même fait prisonnier alors qu'il est blessé ou inconscient, il ne pouvait plus garder la tête haute au Japon ; il avait perdu sa dignité et il était « mort » à sa vie précédente. » (p. 57).

Une telle abnégation, un tel oubli de soi prend ses racines dans une éducation, une culture millénaire, transmise par la famille et la société, que Ruth Benedict décryptera dans les chapitres suivants, et tout d'abord le concept de « place » dans la société – fermiers, artisans, marchands, samouraïs –, avec les marques de respect adéquates, la piété filiale et la soumission à l'empereur étant des obligations inaltérables. Après un bref rappel de la réforme de Meiji – fin de la féodalité – l'auteure entre plus profondément dans les ressorts psychologiques et culturels motivant le comportement des Japonais : « débiteurs du passé et du monde », les Japonais estiment que « la vertu (…) dépend de la reconnaissance de sa propre place dans le grand réseau de dettes mutuelles, réseau qui englobe à la fois ancêtres et contemporains. » (p. 120). Il s'ensuit, pour chaque personne, un grand nombre d'obligations et de lourdes responsabilités. Ces dettes, ces « remboursements » suivent une arborescence très précise : du *on* – illimité envers l'empereur, mais aussi envers ses parents, son seigneur… – aux formes de remboursement – *gimu*, *giri*, *shu* féodal. La prise en considération de ces nœuds relationnels permettra aux Américains de mieux appréhender le comportement des Japonais vis-à-vis de la défaite : pas de révolution, pas de sabotage, « À ses propres yeux, ce prix énorme qu'il payait lui valait l'acquisition de quelque chose à quoi il attachait la plus haute valeur : le droit de dire que c'était l'empereur qui avait donné l'ordre même si ç'avait été l'ordre de capituler. Même dans la défaite, la loi suprême fut encore le *chu*. » (p. 156).

Cependant, l'intrication des dettes et remboursements fait peser sur chaque Japonais un poids énorme, parfois contradictoire, que le regard occidental peine à comprendre : le devoir de « laver son nom » peut s'opposer au *on*, de même que le *giri* peut être interpréter, à tort, comme une reddition : « Le *giri* avait toujours signifié tantôt que l'on devait recourir à l'agression, tantôt que l'on devait observer le schéma relationnel fondé sur le respect : dans la défaite, les Japonais passèrent de l'un à l'autre, apparemment sans avoir l'impression de se faire violence. Leur but demeure bien la sauvegarde de leur réputation. » (p. 200).

Ruth Benedict consacre ses derniers chapitres à des notions plus personnelles : les émotions, la vertu, la discipline, les relations familiales… Là encore, l'auteure met en lumière les différences fondamentales entre les points de vue occidental et japonais. L'anthropologue cite un de ses

interlocuteurs : « Quand nous accomplissons ce que vous appelez sacrifice personnel, c'est parce que nous souhaitons donner ou parce que donner est bien. Il n'en résulte pour nous aucun chagrin. Quel que soit le nombre de choses auxquelles nous renonçons effectivement au bénéfice des autres, nous ne pensons pas que ce don nous élève spirituellement ou que nous devrions en être « récompensés ». » Et l'auteure de conclure : « Un peuple comme les Japonais dont la vie s'organise autour d'obligations de réciprocité à ce point élaborées trouve naturellement déplacée la notion de « sacrifice personnel ». Ils poussent jusqu'à l'extrême limite l'acquittement d'obligations rigoureuses ; mais la sanction traditionnelle de la réciprocité les garde de l'apitoiement sur soi-même et du pharisaïsme qui se manifestent si facilement dans les pays plus individualistes et davantage animés de l'esprit de concurrence. » (p. 264).

L'analyse de Ruth Benedict, extrêmement structurée et précise, fut à l'époque le *vade-mecum* le plus précis pour présenter le Japon et les Japonais. Quatre-vingts ans après, force est de constater que les principes énumérés par l'auteure ont changé, du fait du déclin des traditions et d'une concurrence économique globale. L'absence de référence aux deux bombardements atomiques et aux conséquences qu'ils ont eues sur la psychologie et l'esprit de corps du peuple japonais est sans doute l'un des manques les plus importants de l'ouvrage – compréhensible cependant étant donné la date de parution et l'étude tardive, tant japonaise qu'occidentale, des *hibakusha*.

Reste que *Le Chrysanthème et le Sabre* demeure une lecture incontournable pour appréhender les subtilités de la pensée japonaise.

Nathalie Cassou-Geay